

Les Cahiers du Centre Gustave Glotz de la vingtaine à la trentaine

Nicolas Tran
Université de Poitiers, France

L'honneur et la grande chance de devenir responsable éditorial des *Cahiers du Centre Gustave-Glotz* m'ont été offerts, en 2009, par Olivier de Cazanove et Jean-Louis Ferrary, avec l'aval du comité de lecture de la revue. Je rentrais alors d'une année à Rome, en tant que maître de conférences détaché par l'université Rennes II, et l'essentiel de mon dossier d'habilitation à diriger des recherches était achevé. Sans doute Olivier de Cazanove, en quête d'un successeur, s'est-il dit qu'un argument de poids me manquerait pour repousser sa sollicitation. Je ne sais. À vrai dire, j'ai pensé d'emblée qu'une telle proposition ne se refusait pas. Tout juste ai-je proposé d'assumer ma part de travail collectif sous la tutelle officielle de Jean-Louis Ferrary. C'est dans un tel cadre, alors que ce dernier dirigeait le Centre Gustave-Glotz, que j'avais œuvré à la création du site Internet de l'équipe. Je gardais un excellent souvenir du soutien généreux et bienveillant dont j'avais alors profité. Jean-Louis Ferrary déclina ma proposition, en se disant déjà investi de trop de charges à la fois. Mais en réalité, il joua pendant les onze années suivantes un rôle aussi officieux que déterminant au service de la revue, en me prodiguant aide et conseil avec la plus grande constance. À mes yeux de jeune chercheur, élu membre du Centre Gustave-Glotz en 2004 quelques mois après y avoir soutenu ma thèse de doctorat, Jean-Louis Ferrary constituait la figure emblématique de l'équipe. Celle-ci comptait beaucoup d'autres grands noms des études classiques. Toutefois, l'œuvre de Jean-Louis Ferrary



Open access

© 2025 Tran | 4.0



Citation Tran, Nicolas (2025). "Les Cahiers du Centre Gustave-Glotz de la vingtaine à la trentaine". *Cahiers du Centre Gustave Glotz*, n.s., 1, 15-22.

DOI 10.30687/CG/9999-8882/2025/01/002

15

symbolisait plus que toutes les autres l'articulation des recherches sur les mondes hellénistique, d'une part, et romain, d'autre part. En outre, son autorité tendait à s'imposer à tous, dans la discussion scientifique, dans le pilotage administratif et également dans l'animation du comité de lecture des *Cahiers*. Sa stature intellectuelle était impressionnante et même, pour certains jeunes et moins jeunes qui ne l'avaient pas encore côtoyé, très intimidante. Pour qui avait la chance de le rencontrer personnellement et de travailler avec lui, la surprise était donc de taille. La rigueur, l'acribie et l'esprit critique du savant que nous avons lu n'avaient d'égal que la gentillesse, l'affabilité et l'humour de l'homme. Il m'apparaît *a posteriori* qu'en tâchant de maintenir la qualité de la revue d'année en année, pendant une décennie, j'ai surtout cherché à être digne de la confiance non seulement de Jean-Louis Ferrary, mais aussi de la génération de maîtres qu'il incarnait à mes yeux.

L'édition des *Cahiers* fut un travail éminemment collectif et le comité de lecture l'instance de direction de la revue. Quand des collègues et amis ironisaient gentiment sur la fonction qui m'avait été confiée, par exemple en me donnant du « Monsieur le Directeur des *Cahiers Glotz* », je pris l'habitude de répondre que nous, Romains et romanistes, étions en République : la *potestas* du jeune magistrat n'était que peu de chose en comparaison de l'*auctoritas* du Sénat (de ses consulaires et de son prince). Ce n'est pas une pure coquetterie, me semble-t-il, d'évoquer ma jeunesse d'alors : à l'automne 2009, la revue s'était donnée, non pas un directeur, mais un responsable d'édition, de trente-cinq ans. Une telle marque de confiance ne tenait pas seulement à ma personne, mais aussi à un contexte universitaire particulier. En ces années-là, soutenir sa thèse et être élu maître de conférences dans la foulée, avant trente ans, ne constituait pas un parcours exceptionnel. Nous sommes assez nombreux dans ma génération à avoir profité de ces conditions. En cela, le système français se distinguait encore nettement de ses homologues européens, en particulier italiens, allemands et espagnols. En l'espace d'une décennie, force est de constater qu'il s'en est beaucoup rapproché, dans le sens où l'accès à une carrière académique d'enseignant-chercheur titulaire est devenu, au mieux, plus tardif. Les raisons en sont à la fois démographiques (la vague des départs en retraite des *baby-boomers* est désormais loin derrière nous) et structurelles (avec l'essor des post-doctorats en sciences humaines). On peut déplorer cette évolution générale, mais pour en revenir aux *Cahiers*, le choix de confier à un jeune universitaire une mission de pilotage révèle la capacité des chercheurs très expérimentés, qui formaient alors le comité de lecture, à faire confiance aux plus jeunes générations pour préparer l'avenir. C'est en cela que le sort réservé aujourd'hui aux jeunes docteurs ne devrait pas seulement susciter de la compassion, mais surtout de l'inquiétude pour la vitalité de l'Université.

Pendant la dizaine d'années durant laquelle j'ai œuvré pour la revue, la composition du comité de lecture n'a évolué que lentement. Cette stabilité a constitué un atout. À mon arrivée, plusieurs membres du comité l'étaient de très longue date. Ainsi, Jean Andreau, Christian Le Roy et le regretté Xavier Loriot apparaissent déjà dans l'ours du millésime 1992. Le premier siège toujours au comité, le second a fait valoir « ses droits à la retraite » en 2014, après que les autres membres les lui eurent refusés plusieurs années de suite. La disparition de Xavier Loriot en 2013 nous causa beaucoup de tristesse. Quant à Jean-Louis Ferrary, il fit son entrée au comité avec Jean-Marie Bertrand (le premier responsable d'édition), pour préparer le volume 7 (1996). Ils furent suivis par John Scheid (pour le 8, 1997), puis par Olivier Picard (pour le 10, 1999). Tous constituaient à mes yeux le noyau dur du comité, forgé à l'époque où la revue était très liée aux conférences Glotz. Ces rencontres et leur publication visaient notamment à maintenir des relations fortes entre les institutions issues de la « vieille Sorbonne » qu'étaient Paris 1, Paris 4 et l'École Pratique des Hautes Études (EPHE). Sans avoir vraiment connu cette époque, sinon de loin en tant qu'étudiant, on ressentait toute la solidité de ce ciment.

Après l'installation du Centre Gustave-Glotz à l'Institut national d'histoire de l'art (INHA), les *Cahiers* devaient être les gardiens d'une mémoire commune. Jean-Louis Ferrary y tenait beaucoup. Le Centre s'appropriait à fusionner avec le Centre Louis-Gernet et l'équipe Phéacie, pour devenir l'unité mixte de recherche « Anthropologie et histoire des mondes antiques » (ANHIMA). Olivier de Cazanove et moi étions alors tentés par une légère modification du titre de la revue : les *Cahiers du Centre Gustave-Glotz* se seraient mués en simples *Cahiers Glotz*. Jean-Baptiste Chaulet, qui dirigeait les éditions De Boccard, et Jean-Louis Ferrary nous convainquirent que nous faisions fausse route. Le premier insista, à raison, sur le fait qu'il n'est jamais bon pour le référencement et la visibilité d'un périodique de changer de titre ou de toponyme. Dans mon souvenir, Jean-Louis Ferrary se contenta d'exprimer son désaccord, avec une surprise quelque peu réprobatrice. Sans que nous en discutions, j'ai compris que, dans son esprit, le Centre Gustave-Glotz perdurait au-delà des montages institutionnels voulus par ses tutelles administratives, à travers ce qu'il avait de plus précieux : sa bibliothèque et sa production scientifique (dont les *Cahiers* constituaient une part fondamentale).

Parallèlement à sa stabilité d'ensemble, le comité s'est montré capable de se renouveler et de s'élargir. Clara Berrendonner, maître de conférences à Paris 1, avait rejoint le comité pour préparer le volume 17 (2006). Denis Rousset et Olivier de Cazanove (qui suivit le même chemin que Jean-Marie Bertrand, de la responsabilité éditoriale à l'instance supérieure) suivirent pour le volume 19 (2008). Puis vinrent Antony Hostein (24, 2013), François Chausson (26,

2015) et Ivana Savalli-Lestrade (27, 2017). Un mouvement de plus grande ampleur eut lieu en 2019. Il résulta de la volonté de plusieurs membres « historiques » de passer la main ou, du moins, de faire venir du « sang neuf », en la personne de Cecilia D’Ercole, Dan Dana, Patrice Hamon, François Lefèvre et Anne-Emmanuelle Veisse.

Dans le travail du comité, la forte implication de tous et, en particulier, la précision de la plupart des rapports furent remarquables. Forte du rayonnement académique du comité de lecture, la revue n’a connu que peu de difficultés à recruter des relecteurs externes. Il faut néanmoins relever, depuis quelques années, qu’un nombre supérieur de collègues décline les sollicitations, ce qu’il faut mettre en relation avec le développement quasi exponentiel des charges d’administration et d’expertise à l’Université. Indiscutables sur le fond, les relecteurs internes m’ont également impressionné par leur sérieux dans l’examen de la forme des articles proposés. Si je puis me permettre de les citer en exemple, Xavier Lorient et Clara Berrendonner ont souvent suscité mon admiration, par le caractère extrêmement méticuleux de leurs relectures. Ni la moindre absence fautive de virgule dans une référence, ni la moindre espace en trop ne leur ont résisté, si bien que j’eus le sentiment réconfortant de ne pas avoir à compter sur ma seule paire d’yeux très faillible pour préparer le manuscrit. Plus largement, les membres du comité ne réduisirent jamais leur rôle à un simple jugement scientifique. Ils entendaient aussi participer pleinement à une entreprise collective, dont le résultat matériel était un livre publié sous le nom d’une équipe de recherche.

Cette implication très active se fit sans formalisme excessif, bien au contraire, en comparaison d’autres revues auxquelles j’ai collaboré. Il faut sans doute y voir, au moins en partie, un effet de génération : la culture du *gentlemen’s agreement* l’emportait sur les tendances bureaucratiques à l’œuvre dans le monde universitaire. Pour ma part, il m’aurait paru incongru de réclamer aux membres du comité de remplir des formulaires préétablis, qui auraient normalisé leurs rapports. La liberté de forme et de ton laissée aux rapporteurs (et dont ils usaient avec une grande franchise et quelquefois une rudesse certaine) n’était pas une concession à la facilité. Elle me paraissait au contraire de bonne méthode. Quand, par exemple, John Scheid nous indiquait en quelques mots (joint à une liste de coquilles et de suggestions) qu’une proposition sur la religion romaine était de bon niveau et novatrice, personne ne s’est jamais senti frustré qu’il ne noircisse pas quinze lignes pour résumer l’article, ni qu’il ne nous garantisse pas formellement que les images utilisées étaient libres de droit. De même, les *Cahiers Glotz* ne furent jamais frappés de « réunionite ». Une rencontre annuelle, complétée par des échanges réguliers de courriels, nous sembla suffisante pour préparer la plupart des livraisons. Les débats furent francs et directs, les avis

souvent tranchés et, dans le secret des discussions au sein du comité, exprimés sans concession. Demeurer à la hauteur des fondateurs de la revue requérait, dans l'esprit de toutes et tous, une exigence scientifique élevée. Pourtant, des avis contradictoires s'exprimèrent assez régulièrement. En réalité, personne ne discuta vraiment de savoir si une proposition était bonne ou mauvaise, mais il fallut plutôt déterminer si la barre permettant d'envisager une publication était tout juste franchie ou non. Les désaccords s'exprimèrent avec une courtoisie constante et ne suscitèrent jamais de rancune. Quand deux avis contraires s'étaient exprimés, et qu'un troisième (censé permettre de trancher) s'était révélé particulièrement mi-chèvre mi-chou, le comité s'en est remis à l'avis du responsable d'édition. Aucune pression, même amicale, même indirecte, ne s'exerça dans de telles circonstances. De même, d'autres moments auraient pu être délicats, car quelques publications suscitèrent des remous dans la communauté scientifique des antiquisants. Le comité m'apporta son soutien et respecta mon autonomie, le tout dans un climat de calme et de sang-froid, qui facilita les sorties de crise.

Le comité de lecture dirigea les *Cahiers*, en étant assisté par une rédaction. Le caractère très collectif du travail accompli reposa aussi sur elle. Ainsi, Magali Cullin-Mingaud était venue prêter main forte à Olivier de Cazanove à partir du volume 14 (2003). Durant les premières années de mon mandat, son aide fut extrêmement précieuse. Magali Cullin-Mingaud connaissait parfaitement les arcanes de la revue et m'y a initié. Archéologue spécialiste de l'artisanat pompéien et ingénieure d'étude au CNRS, elle fut bien plus qu'une secrétaire de rédaction. Certes, elle assumait ce rôle à la perfection. (Et il était parfois ingrat, par exemple quand il fallait multiplier les relances pour tenir les délais.) Mais cette correctrice hors pair ne débusquait pas seulement les coquilles, elle avait aussi les compétences et la curiosité nécessaires pour procéder à de nombreuses vérifications à la bibliothèque. Enfin, son savoir-faire technique permettait de réaliser l'ensemble de la maquette en interne. En somme, Magali Cullin-Mingaud tint le rôle d'une éditrice scientifique à part entière. Après son départ, son poste échut à Hélène Morlier pour le volume 23 (2012) et les deux suivants. La mutation de cette seconde secrétaire de rédaction, heureuse pour la principale intéressée, fut une perte significative pour la revue. La suppression de son poste ne fut, en effet, que très partiellement compensé. Grâce au soutien financier d'ANHIMA, nous avons alors lancé notre collaboration avec le Père Vianney. Basé à Flavigny-sur-Ozerain, il perpétue une grande tradition bénédictine en travaillant sur des manuscrits, à l'heure de la publication assistée par ordinateur, c'est-à-dire en mettant les épreuves et la maquette finale en page. Quant aux missions de secrétariat et de relecture, elles sont revenues au responsable d'édition.

Il n'est pas un vain mot de parler de travail collectif à propos des *Cahiers Glotz*, pour une troisième raison. Les conditions d'élaboration de la revue requéraient, en effet, la collaboration de plusieurs services d'une unité de recherche publique (ANHIMA) et d'une maison d'édition privée (De Boccard). Au milieu des années 1990, confronté à la fin de la subvention directe versée jusqu'alors par le CNRS, Jean-Louis Ferrary eut une idée lumineuse, qui a garanti l'équilibre financier des *Cahiers* sur le long terme. Comme jadis le Centre Gustave-Glotz, ANHIMA achetait chaque année cent exemplaires à De Boccard. Ces volumes étaient ensuite échangés contre d'autres périodiques, conservés par la bibliothèque Gernet-Glotz. En d'autres termes, les *Cahiers* étaient grâce à Jean-Louis Ferrary une ressource économique qui a permis à notre unité de recherche d'enrichir ses fonds documentaires. De communs intérêts liaient donc ANHIMA et De Boccard. Leurs directeurs successifs (François de Polignac, Violaine Sebillotte-Cuchet et Cecilia D'Ercole, d'une part, ainsi que Jean-Baptiste Chaulet et Isabelle Malaise, d'autre part) les ont défendus avec constance et une écoute bienveillante à mon égard. Au sein d'ANHIMA, le montage conçu par Jean-Louis Ferrary supposait la collaboration de la secrétaire de rédaction avec le service financier et le personnel de la bibliothèque. Après les départs de Magali Cullin-Mingaud et d'Hélène Morlier, Agnès Tapin prit le suivi des échanges en charge.

Pour en revenir aux aspects éditoriaux, les *Cahiers* n'auraient pu paraître dans de bonnes conditions sans rapporteurs externes. Certains furent les correspondants réguliers du comité de lecture. Michel Christol en apporta l'illustration en quelque sorte paroxystique, puisqu'il a accepté de lire, d'évaluer et donc d'enrichir un nombre incalculable d'articles, tous les ans ou presque. Pour autant et malgré plusieurs sollicitations, il refusa toujours d'entrer au comité. Je crois qu'il voulut rester en dehors parce qu'en tant que contributeur très régulier des *Cahiers*, il tenait à ce que ses textes suscitent des remarques critiques dénuées de toute complaisance. Enfin, bien sûr, les *Cahiers* ne seraient rien sans les auteurs. Un simple coup d'œil rétrospectif suffit pour constater la diversité de ces contributeurs. Tous les statuts académiques, du doctorant au professeur émérite, sont représentés. Et c'est une fierté des *Cahiers* que d'être restés attachés à la fois au multilinguisme et à la francophonie : en éditant des articles en langues étrangères, tout en aidant des auteurs à publier en français, quand ils en avaient le souhait.

Pendant sa troisième décennie, la revue a cherché à préserver son équilibre éditorial, et donc son caractère généraliste au sein des sciences de l'Antiquité. Un tel objectif ne fut pas évident à atteindre, compte tenu des tendances à l'hyperspécialisation, dans notre discipline comme dans les autres. Ainsi, l'épigraphe latine du Haut-Empire romain est un point fort des *Cahiers*, bien identifié par son lectorat et ses contributeurs potentiels. Nous l'avons cultivé

sous plusieurs angles, mais en nous souciant d'éviter que ce champ d'étude devienne trop dominant. Cette place importante laissée aux inscriptions romaines découle, pour une bonne part, des liens étroits qui unissent les *Cahiers* à la Société française d'études épigraphiques sur Rome et le monde romain (SFER). Outre le bulletin annuel de l'association, nous avons régulièrement publié ses journées d'études internationales, sous la forme de dossiers thématiques. Pour ce qui concerne les articles de *varia* , la revue s'est aussi affirmée comme un lieu d'édition d'inscriptions récemment découvertes, ou de réexamen de fond de documents déjà connus. De nombreuses régions de l'Empire ont été couvertes : notamment l'Italie, les Gaules et l'Afrique du Nord. Dans le dernier cas, les *Cahiers* ont non seulement favorisé le maintien d'une tradition ancienne de la science française, mais aussi accueilli les travaux de chercheurs maghrébins. C'est aussi une grande satisfaction que d'avoir aidé une brillante génération d'épigraphistes tunisiens à révéler ses talents et à confirmer l'immense richesse patrimoniale de leur pays. Dans ses dossiers comme dans ses *varia* , les *Cahiers* ont aussi fait le meilleur accueil à une discipline sœur de l'épigraphie latine : la prosopographie de l'Empire romain et de ses aristocraties. En cela, nous sommes restés fidèles à la tradition « pflaumienne » du Centre Gustave-Glotz, c'est-à-dire à l'une des « écoles de Paris » réunie au sein d'ANHIMA. Néanmoins, l'approche de l'épigraphie et de la prosopographie développée dans la revue ne s'est nullement réduite à un traditionalisme conservateur, par exemple en publiant des articles sur l'épigraphie de *instrumentum* ou des classes populaires.

Bien sûr, compte tenu de mes propres intérêts scientifiques, j'ai été très heureux d'éditer toutes ses recherches épigraphiques sur l'Occident romain. Toutefois, j'ai aussi partagé la préoccupation du comité en œuvrant à la diversité thématique des *Cahiers*. L'identification trop forte à une revue à dominante épigraphique (et latine) risquait de créer un cercle vicieux, en dissuadant des chercheurs ayant d'autres spécialités de soumettre leurs articles. Nos efforts furent constants pour renforcer l'histoire du monde grec, en particulier pour les hautes époques, mais, malheureusement, ils ne furent pas assez couronnés de succès. De même, il est dommage que l'archéologie soit restée peu présente. Il est vrai que le petit format de nos volumes, imprimés en noir et blanc, ne s'y prêtait pas de manière optimale. En revanche, les *Cahiers* ont su rester fidèles à des périodes et à des thèmes structurants, depuis leur origine. L'histoire institutionnelle et politique du monde hellénistique et de la République romaine, fondée sur les textes issus de la tradition manuscrite, les inscriptions et les monnaies, est demeurée très présente. Enfin, il faut se réjouir de la publication de quelques articles ou dossiers plus « exotiques », car la plupart témoignent d'une ouverture liée au développement d'ANHIMA.

La préservation des équilibres des *Cahiers* supposait également à veiller aux proportions d'articles de *varia* et de dossiers thématiques. Ces derniers sont au cœur de la revue depuis sa création et son premier volume sur la fiscalité dans l'Antiquité. Par la suite, les *Cahiers* ont constitué un débouché éditorial naturel pour les programmes collectifs du Centre Gustave-Glotz et d'ANHIMA. Pour autant, ils ont aussi accueilli, loin de toute exclusive, les travaux d'autres équipes de recherche. Au-delà de ces attaches institutionnelles, nos tables des matières reflètent la vogue des journées d'étude et autres ateliers périodiques, dans une décennie durant laquelle les « grands » colloques sont un peu passés de mode. Même si le comité a prêté attention à l'unité des dossiers, sa politique éditoriale a consisté à examiner les articles indépendamment les uns des autres, comme des contributions à la revue qui devaient toutes se suffire à elles-mêmes. Ce choix a garanti des évaluations sans concession et coûté quelques efforts diplomatiques auprès d'un petit nombre de collègues. Il nous importait que les textes constitutifs de dossiers thématiques soient traités sur le même plan que les autres contributions. De fait, des efforts constants, pour solliciter d'éventuels auteurs, ont permis la publication quasi systématique de *varia*. De tels articles, donnés à lire dans des revues à comité de lecture exigeant, se doivent en effet – en tout cas nous en étions convaincus – d'occuper une position dominante dans la diffusion du savoir.

En fin de compte, depuis 2009, la revue ne proposa qu'un seul numéro spécial à ses lecteurs : dépourvu de *varia*, il n'est constitué que d'un seul dossier thématique, qui correspond aux actes d'un colloque. Tout ce volume 22 (2011) rend hommage à Claude Nicolet, disparu en décembre 2010. Sa préparation et, en particulier, la réunion des textes furent collectives, mais Jean-Louis Ferrary tint encore un rôle primordial. Il cosigna l'introduction avec Jean-Michel David, Ségolène Demougin, Élisabeth Deniaux et Catherine Virlouvét, puis proposa une analyse des derniers travaux de Claude Nicolet, qui constitue une forme de conclusion scientifique (avant celle, plus politique, de Jean-Pierre Chevènement). En outre, c'est un véritable *monumentum* que Jean-Louis Ferrary a érigé en élaborant, avec sa minutie et sa rigueur habituelles, la bibliographie complète de l'œuvre de Claude Nicolet. Les auteurs du présent volume auraient ardemment souhaité que le moment d'honorer à son tour la mémoire de Jean-Louis Ferrary vienne beaucoup plus tard. Mais à les lire, j'ai plaisir à me représenter les collègues qui ont travaillé à ses côtés, en particulier dans le comité de lecture des *Cahiers*, unis par la même concorde et la même piété à l'égard des *Maiores* que celles des tétrarques qui ornent la couverture de la revue.